

## L'expression de sentiments mélancoliques : des émotions subies

Enfin, pour moi, ce qui contribue à rendre émouvant le drame de Verlaine, est la façon dont les sentiments s'imposent à lui du dehors. En effet, plusieurs indices font penser que Verlaine subit sa propre tristesse de manière passive, comme si ses sentiments ne lui appartenaient pas vraiment. Le premier vers du poème consacré à la pluie, par exemple, est assez surprenant. Verlaine n'y emploie pas la première personne (« je pleure »), comme il le fait dans la « Chanson d'automne », mais il dit qu'« Il pleure dans [s]on cœur comme il pleut sur la ville ». La comparaison entre les larmes et la pluie, assez évidente et courante en soi, donne lieu à un parallélisme entre « il pleut » et « il pleure ». Il s'agit de tournures impersonnelles, où le sujet du verbe ne renvoie pas à une personne en particulier, mais plutôt à une sorte d'inconnu, de puissance anonyme et lointaine, comme dans « il faut » ou « il y a ». Or « il pleut » est un impersonnel courant, mais pas « il pleure ». On peut donc en déduire que Verlaine utilise le parallèle entre la pluie et les larmes pour créer une tournure impersonnelle nouvelle, plus surprenante et poétique. Elle lui permet de suggérer que les larmes ne lui viennent pas de l'intérieur : elles paraissent s'abattre sur lui de l'extérieur. En effet, lorsqu'on dit qu'« il pleut », c'est comme si la pluie avait décidé de tomber d'elle-même : la situation s'impose à ceux qui sont sous la pluie comme inévitable. Verlaine indique que les larmes sont pour lui comme la pluie pour les passants : elles s'imposent à lui sans qu'il puisse les maîtriser. D'autres indices viennent relayer cette impression. Par exemple, le poète utilise assez peu le pronom personnel de la première personne, « je ». Dans les deux poèmes, la principale marque de la subjectivité est l'emploi du déterminant possessif « mon », dans le groupe nominal « mon cœur ». Verlaine privilégie donc la métonymie : le cœur devient le principal représentant du poète (la partie désigne le tout ; le tout s'identifie à la partie). D'un côté, cela accentue l'expressivité, puisque tout le poète semble se réduire à n'être plus qu'un « cœur » : il devient émotion pure tant les sentiments prennent possession de lui. Mais d'un autre côté, le poète met ses émotions à distance en les attribuant à son « cœur » au lieu de les revendiquer pour lui-même : cela donne l'impression qu'il ne vit pas ces sentiments comme les siens, comme quelque chose qui vient de lui. Cette impression est accentuée par le fait que le cœur n'est presque jamais le sujet des verbes : il peut être complément d'objet (« blessent mon cœur », « pénètre mon cœur »), complément de lieu (« dans mon cœur », « dans ce cœur ») ou complément de "but" (« pour un cœur »), mais il n'est pas sujet, sauf dans le vers « mon cœur a tant de peine ». Tout concourt donc à suggérer que le poète subit ses sentiments, et qu'il en est comme dépossédé : une grande partie de sa tristesse semble venir de son incapacité à maîtriser et comprendre les émotions qui s'emparent de lui.